

# A voix haute

Mathieu Guidère,  
Professeur à l'université de Genève, directeur du département français de traductologie

## “L'Irak offre la démonstration des limites du “soft power” américain”

De l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire...



“Aujourd'hui, si la situation semble s'améliorer en Irak, c'est en grande partie parce que les Etats-Unis ont noyé le pays de dollars, mais le jour où cette manne financière se tarira, alors le pire est à craindre, car les Américains ont manqué l'essentiel.”

Par Philippe Plassart

Al'heure du retrait des troupes combattantes américaines d'Irak, Mathieu Guidère, spécialiste de géopolitique et du monde arabe, dresse un bilan plus que négatif de la présence américaine pendant sept ans dans le pays. “L'échec est patent. Le soft power américain a été mis en défaut. L'objectif de la guerre – “gagner les cœurs et les esprits”, “faire aimer la démocratie”, n'a pas été atteint, loin s'en faut.” Au-delà de ce jugement sans appel, l'intérêt de l'analyse de Mathieu Guidère est dans l'inventaire qu'elle établit des causes de ce fiasco. Avec au premier chef l'accent mis sur la totale incompréhension de l'Irak par les Américains. Une incompréhension au sens

premier du terme puisque faute de parler arabe, les Américains vont être incapables pendant deux ans de simplement communiquer avec leurs voisins sur place. Point de départ à partir duquel va s'enclencher un engrenage fatal d'erreurs majeures. Mathieu Guidère tire de cette expérience une conclusion de portée plus générale : à l'heure de la mondialisation, les batailles se livreront plus sur terrain militaire mais sur celui des idées, non plus avec les armes de la puissance mais avec ceux de la séduction et de l'attraction, ces éléments qui ont précisément été perdus par les Américains durant cette guerre d'Irak.

valent de trois fois l'effectif opérationnel de l'armée française). Ces sociétés militaires privées ont été chargées des missions les plus sensibles - contact avec la population, missions sur le terrain et gestion de la sécurité des personnes et des biens -, l'armée régulière se réservant les missions de combat, un champ d'intervention finalement assez restreint puisque l'armée de Saddam Hussein a été défaite en quelques semaines. Le travail des unités de combat est de combattre, pas de rallier l'adhésion des populations. Cette dernière mission aurait dû être confiée à des professionnels qualifiés et formés à la médiation interculturelle. Tel n'était pas le cas des SMP, motivées uniquement par la recherche du profit. Outre ces difficultés considérables non résolues, il est venu s'ajouter un fossé important entre les intentions altruistes affichées – le “rebuilding” d'une nation, sa reconstruction sur des bases démocratiques – et la réalité des actions sur le terrain. D'ailleurs, cet écart est le même aujourd'hui en Afghanistan où l'on vend à l'opinion publique mondiale la reconstruction, alors qu'on est dans la guerre et les combats incessants. C'est que le minimum de pacification nécessaire pour mener ces actions n'a pas été atteint.

### Le maillon faible des traducteurs

Fin 2006, le gouvernement américain a mis sur la table 5 milliards de dollars sur cinq ans pour un contrat d'interprètes traducteurs. Tout le monde semble découvrir soudain que les Irakiens parlent... arabe ! Au sein de l'armée américaine, sur 130 000 hommes présents à ce moment-là, il n'y avait que 33 arabophones, et encore sans être trop regardant sur le niveau. Au sein de l'ambassade américaine à Bagdad, 6 personnes seulement sur 1 000 avaient des notions d'arabe, c'est-à-dire qu'elles étaient capables peut-être de déchiffrer une manchette de journal, mais guère plus. Comment imaginer, en étant incapables de tenir une conversation banale de tous les jours, pouvoir gagner le cœur et les esprits, démocratiser un pays sans pouvoir s'expliquer directement. Les Américains ont mis deux ans pour prendre conscience de cette impasse ! Ils pensaient que les Irakiens étaient anglophones, le pays ayant été quelque temps sous protectorat britannique. Une fois les contrats signés avec le Pentagone, les sociétés privées ont recruté à tour de bras et surtout n'importe com-

ment. Le premier vivier, celui des Américains arabophones, susceptibles d'être volontaires pour aller en Irak, n'était pas très large. Aussi se sont-elles tournées vers les réfugiés irakiens ayant fui leur pays au moment de la guerre avec l'Iran durant la décennie 1980 des “anti-Saddam” viscéraux – puis en direction d'autres nationalités arabes – en méconnaissant les différences entre les dialectes arabes et les inimitiés entre ces populations (ressentiment des Koweïtiens à l'égard des Irakiens depuis l'invasion de l'été 1990, inéficace, pour ne pas dire plus, à l'égard des Israéliens-arabes du fait du souvenir du bombardement du réacteur nucléaire irakien, sans compter les soupçons d'infiltration par des agents du Mossad...).

“Ces interprètes, censés être les chevilles ouvrières de la démocratisation, vont très vite devenir soit des “collabos” du point de vue des Irakiens, soit des “agents doubles” du point de vue des Américains.”

autant de recrutements incohérents réalisés dans l'urgence et l'improvisation totale. Résultat : ces interprètes, censés être les chevilles ouvrières de la démocratisation, vont très vite devenir soit des “collabos” du point de vue des Irakiens, soit des “agents doubles” du point de vue des Américains et, dans les deux cas, des personnes peu dignes de confiance. Pour atteindre leurs objectifs de rentabilité, les sociétés militaires privées ont eu recours à une chaîne d'intermédiaires en cascade avec, à chaque étape, une dégradation des critères professionnels. A aucun moment, il n'y a vérification des compétences, ni gestion de la qualité.

### De la “libération” à “l'occupation”

Pendant les trois premiers mois, les soldats américains “libérateurs” – que l'on se souvienne des premières scènes de liesse à Bagdad – circulaient sans grand risque en Irak. Malheureusement, ce capital de sympathie a été dilapidé par l'ignorance et l'incompétence des spécialistes de ce que l'on appelle le “renouveau culturel”. Ainsi par exemple, fin 2003, les troupes US vont se comporter comme des provocateurs pendant le mois sacré du Ramadan en offrant des cigares

rettes aux jeunes et en sifflant les jeunes femmes dans la rue. Or derrière chaque femme se trouve une famille qui estime son honneur bafoué, et cette famille appartient à un clan qui appartient lui-même à une tribu, dont le chef est responsable de l'honneur de toute la tribu, où l'engrenage de la violence, tant les questions d'honneur sont fondamentales dans la société irakienne. A la fin 2006, une série d'attentats menée à la suite de la rumeur du viol d'une femme par des soldats a fait plus de 200 morts. Autre exemple d'incompétence : les Américains persuadés que Saddam était sunnite

“Les Américains persuadés que Saddam était sunnite – erreur profonde car Saddam était principalement un laïc – en ont déduit que tout sunnite constituait une menace”

– erreur profonde car Saddam était principalement un laïc – en ont déduit que tout sunnite constituait une menace. Un postulat erroné mais une perception lourde de conséquences qui va aboutir, selon le mécanisme de la “prophétie auto-réalisatrice”, à lever les sunnites contre les Américains. En se concentrant sur une région à majorité sunnite, Al Anbar – baptisée “triangle de la mort”, et en désignant les sunnites comme ennemis intérieurs au nom du vieux principe du “diviser pour régner”, les Américains ont très vite exacerbé l'anti-américanisme de la population irakienne dans son ensemble. Ainsi, à force de maladresses catastrophiques et d'erreurs de jugement graves, l'armée américaine, perçue d'abord comme une armée de libération de la dictature, va devenir une armée d'occupation et d'oppression, rendant impossible la mission de reconstruction.

### La bataille perdue de la communication

L'industrie culturelle américaine n'a pas réussi à imposer une image positive de cette guerre ni de la présence américaine en Irak. C'est aussi une guerre perdue sur le plan de la communication. Les Américains ont certes mis en place une télévision, Al Hurra, “La Libre” avec le radio, Sawra, “Egma”, et un site Web multilingue, avec budget important, mais cette action a été concurrencée par des médias arabes très puissants, comme Al Jazeera qui, en étant plus en phase avec la rue arabe, ont gagné la bataille de l'opinion publique. Les

“Aucun film n'a été réalisé dans le registre classique de la glorification de la bravoure des soldats”

Etats-Unis n'ont pas su utiliser leur savoir-faire médiatique pour “mettre en scène” leur présence positivement. Le cinéma n'a pas été embrayé et, quand il s'y est mis, c'était pour souligner les mauvais côtés de la guerre, ses bavures. Les Républicains n'ont pas eu le soutien de leur industrie culturelle, et c'est l'une des causes essentielles de leur échec. Hollywood s'est positionné assez rapidement contre cette guerre. Aucun film n'a été réalisé dans le registre classique de la glorification de la bravoure des soldats. La matière ne manquait pourtant pas : certains militaires ont fait sur place des missions exceptionnelles pour traquer par exemple des terroristes ou protéger des civils des attentats aveugles. Rien non plus n'a été réalisé pour mettre en valeur les Irakiens favorables à la démocratie et au renversement de Saddam Hussein, les intellectuels et les soldats irakiens qui, au péril de leur vie, sont allés parfois de village en village pour convaincre leurs compatriotes de ne pas succomber à la violence interconfessionnelle.

### L'échec de “l'industrie langagière”

Cet échec est aussi celui de “l'industrie langagière”. Le rôle essentiel de la langue est en général ignoré par les grandes puissances à l'instar des Etats-Unis. A cet égard, la France garde aussi une conception très égotrice de ses rapports aux autres et ne voit le monde qu'à travers le prisme du français. Quand un étranger commet une faute en français, le Français le corrigera volontiers, manifestant par là le primat de la forme sur le fond, sans parler des remarques souvent désobligeantes sur l'accent étranger. Le Canada est actuellement le pays leader dans les industries langagières, la Suisse et la Belgique ne sont pas loin derrière, multilinguisme oblige. Les

“Les Etats-Unis n'ont pas su utiliser leur savoir-faire médiatique pour “mettre en scène” leur présence positivement”

industries langagières rassemblent toutes ces activités qui mobilisent la langue, que ce soient les logiciels localisés, les enseignements linguistiques, l'édition, la traduction, les sites Web, les bases de données. Un domaine en expansion continue du fait de l'extension des échanges dans notre société de l'information et de la communication. Mais un secteur délaissé par les Etats-Unis, ces derniers se reposant sur l'hégémonie de l'anglais en tant que langue internationale, pour estimer ne pas avoir besoin des autres langues. Résultat : pour revenir à la guerre d'Irak, l'état-major a eu recours à des technologies peu fiables. Ces dernières ont servi à équiper les patrouilles dans l'urgence et l'inefficacité, tels des traducteurs vocaux automatiques censés faciliter le dialogue sur les check-point. Un fiasco total.

### L'absence de médiation interculturelle

La médiation interculturelle est indispensable. Elle emprunte des chemins divers et complémentaires de la langue, de la culture, de la presse et des médias. Or, les Américains n'ont pas su mettre en œuvre cette médiation de façon intelligente – les journaux finan-

# A voix haute

cés par les Etats-Unis reprenaient les positions américaines sans aucune distance, si bien que l'élite irakienne – l'une des mieux formées de la région, et plus généralement du monde arabe qui admire la culture irakienne – n'a pas exprimé son soutien. Cet échec n'avait rien d'inéluctable mais ce fut un engrenage qu'il n'a pas été possible de stopper face à l'obstination de l'administration Bush. Pour

“Les Etats-Unis se reposent sur l'hégémonie de l'anglais en tant que langue internationale, pour estimer ne pas avoir besoin des autres langues”

tant, l'histoire aurait certainement pu s'écrire autrement. L'enjeu pour les Américains aurait dû être de ne jamais apparaître comme des “occupants”. Dans les toutes premières semaines décisives de 2003, il aurait fallu relayer des appels de toutes parts de la société civile irakienne pour la démocratie et la liberté. La nomination d'une sorte de pro-consul (Paul Bremer), qui s'est empressé de dissoudre l'armée irakienne, fut une erreur très lourde. D'un seul coup, le concept très novateur de “guerre pour l'instauration d'une démocratie” perdait tout son sens. Sans oublier par la suite le choc terrible des images de la prison d'Abou Ghraïb...

### Un “soft power” mis en défaut

Vue des Etats-Unis, l'invasion de l'Irak n'a pas été véritablement un échec militaire pour l'armée américaine ni même un échec politique pour l'administration Bush. Globalement, cette dernière est parvenue à maintenir l'adhésion du peuple américain pendant assez longtemps, autour du thème de la nécessaire “guerre contre la terreur”. En revanche, les Américains ont échoué lamentablement dans l'affirmation de leur leadership mondial après la chute du mur

“L'histoire aurait certainement pu s'écrire autrement. L'enjeu pour les Américains aurait dû être de ne jamais apparaître comme des “occupants””

de Berlin. L'Irak offre une démonstration des limites du “soft power” américain. Une occasion perdue de démontrer la suprématie totale des Etats-Unis. Sur le plan du “hard power”, tout le monde est d'accord sur le constat – y compris les Russes ou les Chinois – aucun pays ne peut rivaliser avec eux en termes de puissance militaire. Et donc, il n'y avait pas lieu de faire une nouvelle démonstration de leur suprématie dans le “hard power”. L'Irak a montré que les Etats-Unis avaient toujours pour eux le “hard power” mais pas le “soft power”. Le “soft power” inclut la culture, la pensée, l'idéologie, la puissance intellectuelle, la capacité de faire adhérer l'autre à son propre modèle, quel que soit ce modèle. A cet égard, entre 2003 et 2007, la France avait davantage de “soft power” que les Etats-Unis en Irak, et cela sans intervenir militairement sur place. Un constat que l'on peut établir par une veille stratégique multilingue en comparant les tendances

“Adhésion, attraction, modèle, rêve... tous ces éléments intangibles du pouvoir de l'immatériel ont été perdus”

d'opinion et les occurrences des points de vue, via l'Internet et les médias. A divers moments, les Irakiens étaient potentiellement plus à l'écoute du président Chirac que du président Bush et son “pouvoir d'influence” était plus grand. Un tel paradoxe illustre l'échec de la mission américaine en Irak et, au-delà, dans la région. Les guerres du futur seront des guerres du “soft power”. Il deviendra inutile d'envahir militairement un pays, puis d'y rester pendant plus de sept ans. Les Irakiens acquis à l'idée de renverser Saddam étaient majoritairement “pro-américains”. Or, loin d'entretenir le “rêve d'Amérique” de ces Irakiens, les Américains par leur présence et leurs erreurs ont favorisé, à l'inverse, l'implantation d'Al-Qaïda dans le pays. Quel comble ! Pire, aujourd'hui, la majorité des Irakiens – et plus généralement des Arabes de la région – se détournent des Etats-Unis dont ils rejettent le modèle. Adhésion, attraction, modèle, rêve... tous ces éléments intangibles du pouvoir de l'immatériel ont été perdus au cours de cette guerre.

### Les idées, nouveau champ de bataille

Le soft power est l'appanage des puissances impériales, c'est-à-dire des grands pays et des cultures ayant une prétention à l'universalité. La France a affiché, pendant une longue période de son histoire, cette prétention. Elle entretient encore cette ambition en se référant à la vocation universelle de ses principes. Un pays impérialiste cherche à imposer son modèle aux autres, ce qui appelle en général une réaction en retour, sous forme de rejet et de résistance. Une puissance impériale joue au contraire de sa force d'attraction et de

“En menant une lutte coordonnée contre les terroristes, les Occidentaux sont parvenus à éliminer globalement le risque. Mais ils n'ont pas encore gagné la guerre des idées”

séduction. Elle n'impose pas, elle emporte l'adhésion. Dès lors, les autres aspirent librement à vivre suivant son modèle. Le mouvement nationaliste arabe au cours des années 1950 à 1970 – porté par Nasser, puis dans une certaine mesure par Saddam avec sa double composition industrialiste et laïciste – a exercé un temps ce pouvoir d'attraction dans les pays du Proche et du Moyen-Orient. Mais en essayant par la suite de nombreuses voies – communisme, socialisme d'Etat, capitalisme d'Etat, libéralisme, ultralibéralisme – les socié-



“Entre 2003 et 2007, la France avait davantage du soft power que les Etats-Unis en Irak. A divers moments, les Irakiens étaient potentiellement plus à l'écoute de Chirac que de Bush et son “pouvoir d'influence” était plus grand.”

tés musulmanes semblent avoir épuisé toutes les solutions importées de modèles occidentaux, sans résultat probant, d'où leur désarroi et la tentation aujourd'hui forte de l'islamisme, dernier modèle non encore essayé à grande échelle. Face à ce défi civilisationnel, la mise en œuvre délibérée du soft power d'un point de vue stratégique se heurte encore à une méconnaissance de son contenu par les acteurs chargés de le promouvoir. Les concepts et les idées sont d'un maniement si subtil. En menant une lutte coordonnée contre les terroristes, les Occidentaux sont parvenus à éliminer globalement le risque. Mais ils n'ont pas encore gagné la guerre des idées. Il n'existe pas aujourd'hui d'alternative attrayante au capitalisme mondialisé. C'est dans ce vide idéologique que vont continuer à se développer les crises et les terrorismes.

### Nécessité d'un projet intellectuel

L'esprit de conquête de type néocolonial doit être banni. Le temps des guerres d'invasion, avec occupation et exploitation, est révolu, tant le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes s'est enraciné dans les esprits. Désormais, la lutte globale oppose des modèles de vie portés par des aspirations individuelles. Et derrière cela, il y a quelque chose de plus essentiel à élaborer, une construction existentielle. A cet égard, le projet d'Union pour la Méditerranée est une excellente idée, mais il lui manque précisément cet essentiel : la construction d'une identité commune autour d'un “rêve méditerranéen”. Il est vrai qu'un certain nombre d'unions – l'Union européenne au premier chef – se sont construites de façon très pragmatique, sur la base de coopérations sectorielles (par exemple, la CECA). Mais ce schéma a fonctionné dans le contexte spécifique

“Désormais, la lutte globale oppose des modèles de vie portés par des aspirations individuelles. Et derrière cela, il y a quelque chose de plus essentiel à élaborer, une construction existentielle”

de l'après-Second Guerre mondiale et de la reconstruction de l'Europe occidentale. Il n'est plus opérationnel de nos jours dans un monde hyper-informé et où tout un chacun peut se brancher sur le réseau mondial et revendiquer une appartenance virtuelle. Cela rend encore plus aigu le besoin d'un projet intellectuel pour susciter l'envie d'adhérer à un mode de vie. Or, cette dimension a été complètement ignorée par les Américains en Irak. L'occasion était pourtant belle alors que le pays sortait d'une dictature de 35 ans. Mais il aurait fallu un peu plus d'intelligence collective et un travail de fond de la part des médiateurs, intellectuels, journalistes et autres faiseurs d'opinion, en association avec des relais sur place. Aujourd'hui, si la situation semble s'améliorer en Irak, c'est en grande partie parce que les Etats-Unis ont noyé le pays de dollars, mais le jour où cette manne financière se tarira, alors le pire est à craindre, car les Américains ont manqué l'essentiel.

### Bio express Le polyglotte utile



Mathieu Guidère, agrégé d'arabe et docteur en linguistique et traduction, a dirigé le laboratoire d'analyse de l'information stratégique et de veille technologique au centre de recherche de Saint-Cyr. Il met sa spécialité – il est l'auteur d'Une introduction à la traductologie et de La Communication multilingue – au service d'une meilleure compréhension de la géopolitique et des phénomènes radicaux d'origine islamistes. Il a ainsi traduit Le Manuel de recrutement d'Al-Qaïda et vient de publier Les Nouveaux terroristes. Dans cet entretien, il reprend la thèse présentée en 2008 dans Irak in Translation ou l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire.